





Derrière le voile



Nahida Nakad

# Derrière le voile

Don Quichotte éditions

[www.donquichotte-editions.com](http://www.donquichotte-editions.com)

© Don Quichotte éditions, une marque des éditions du Seuil, 2013.

ISBN : 978-2-35949-145-6

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*À mon fils Alexandre... toujours.*





## Introduction

Le jour de son entretien d'embauche à Monte-Carlo Doualiya<sup>1</sup>, Samira<sup>2</sup> se lève tôt, lave ses cheveux et les sèche en les lissant bien. Elle se regarde plusieurs fois dans le miroir, enfle une chemise à manches longues puis voile sa chevelure. Elle quitte ensuite la Maison des journalistes, où elle vit, pour la Maison de la radio. Arrivée sur le pont de Grenelle, elle s'arrête, retire son hijab et entame la traversée : « D'un coup, j'ai senti le vent dans mes cheveux ; ce fut une sensation très étrange. Ce n'était ni désagréable ni agréable. Je marchais et regardais les gens sur le pont, persuadée qu'ils savaient tous que je venais d'ôter mon voile. J'essayais de détecter dans leur regard s'ils m'avaient vue le faire, et ce qu'ils pensaient de moi. Je me sentais toute nue ! »

Toutefois, le stress du test et la volonté de le réussir

1. Radio française publique qui diffuse en langue arabe et qui fut, jusqu'à l'ère de la télévision satellitaire, une des stations les plus écoutées et les plus respectées du monde arabe.

2. Samira est un pseudonyme. La jeune femme a souhaité rester anonyme.

prennent vite le pas sur la gêne de sortir « dénudée ». Ce sont ces sentiments-là qui l'animent quand elle se présente à l'agent de sécurité, porte F de la Maison de la radio. Mais une fois dans les locaux de Monte-Carlo Doualiya, elle scrute chaque journaliste pour déceler si l'un d'eux la reconnaît ou sait qu'habituellement elle est voilée.

Après avoir passé le test dans un bureau loin des regards, elle en ressort furtivement, quitte les lieux et remet aussitôt son foulard. Si elle n'est pas acceptée, songe-t-elle, elle n'a aucune raison de se découvrir plus longuement la tête. Elle traverse à nouveau le pont, dans la direction opposée.

Samira fut finalement engagée en juin 2010 comme secrétaire de rédaction, ce qui, à Monte-Carlo Doualiya, correspondait à un poste d'assistante de rédaction. Trois ans plus tard, personne, parmi les employés du huitième étage de la Maison de la radio, ne connaissait sa véritable histoire. Peut-être que personne ne la lui avait demandée. Quant à moi, qui alors occupais la fonction de directrice générale de la radio, je l'avais apprise par hasard et j'avais gardé le secret.

Samira était une jeune femme humble, serviable et professionnelle. Son travail consistait à aider les journalistes et les présentateurs à trouver des intervenants pour le journal parlé, à contacter les correspondants et les mettre à l'antenne, à poser des questions aux spécialistes et à couper proprement les extraits d'interviews ou de discours avant de les diffuser. Un travail indispensable, certes quelque

peu ingrat, mais Samira a accepté le poste. Même si elle régressait professionnellement par rapport à son statut de reporter en Algérie, elle avait conscience qu'en France les opportunités de pouvoir exercer son métier de journaliste étaient rares. C'est pour cette raison que, trois ans plus tôt, non sans réflexions contradictoires, elle avait décidé d'ôter son foulard avant de se présenter à l'entretien d'embauche.

À l'époque, j'avais reçu brièvement dans mon bureau cette jeune femme maigre aux longs cheveux noir charbon et qui baissait souvent les yeux, parlant peu. Pas exactement le profil que l'on attend d'une journaliste, et pourtant, j'avais voulu lui donner sa chance.

Samira était réfugiée politique. À son arrivée à Paris, à l'instar de ses collègues persécutés dans leur pays pour avoir soulevé des débats embarrassants pour les pouvoirs en place, elle avait été accueillie à la Maison des journalistes, dans le quinzième arrondissement. Les journalistes étrangers pouvaient y séjourner pendant six mois, le temps de se mettre en règle et, si possible, de se faire engager dans une entreprise. Les six mois s'étaient écoulés pour Samira, et la France rechignait toujours à lui accorder le statut de « réfugiée politique » : n'étant pas inquiétés par un État, les Algériens directement menacés par des groupes radicaux devaient faire des pieds et des mains pour que ce statut leur soit attribué.

Il était donc urgent de trouver un travail à Samira, menacée d'expulsion et d'un retour certain en Algérie. Danièle Ohayon, journaliste à France Info et cofondatrice de la Maison des journalistes, m'avait expliqué

qu'à Alger Samira était une journaliste professionnelle maîtrisant parfaitement l'arabe ; à aucun moment elle n'avait mentionné son hijab. Ce n'est qu'au bout de plusieurs mois – Samira avait signé un contrat à durée indéterminée, avec permis de travail – que Danièle évoqua avec moi le sujet au cours d'un déjeuner :

« Ça ne t'a pas gênée qu'elle porte le voile ? m'avait-elle soudain demandé.

— Mais Samira ne porte pas de voile... »

C'est ainsi que j'appris que cette jeune journaliste était voilée.

Quatre mois après avoir quitté mes fonctions et alors que je ne voyais plus grand monde de la radio, j'appelai Samira pour lui proposer un rendez-vous. Elle fut d'abord surprise : toutes deux avions eu peu de contacts ; et si nos rapports avaient été courtois, ils étaient demeurés formels. Je lui précisai alors que j'écrivais un livre et que j'avais besoin de son témoignage. Elle arriva chez moi à dix heures du matin le 8 février, après une nuit de travail. J'avouai connaître son secret et lui dis mon intérêt pour le sujet du voile et les raisons qui conduisent certaines femmes à le porter alors même qu'elles vivent dans un pays laïc. Toujours aussi douce et effacée, Samira découvrit sa vraie personnalité, forgée par des années de combat.

« Oui, à l'époque j'étais voilée, et quand Dolly, ton assistante, m'a demandé de venir passer le test à la radio, je me suis dit que je devais enlever mon voile. C'était la loi et je devais la respecter.

— Mais la loi française ne l'interdit pas dans une radio publique... »

Elle m'a regardée un moment, surprise, avant de rétorquer :

« Vous m'auriez embauchée si j'avais porté le voile ?  
— Non, certainement pas. »

En prononçant ces mots, je me sentis injuste, intolérante, comme si j'étais arrivée à un point d'achoppement : la défense des valeurs françaises et notamment de la laïcité pure et dure autorisait-elle l'ostracisme d'une femme dont le seul crime était de se couvrir les cheveux ? Moi qui connaissais la culture arabe et avais rencontré de nombreuses femmes voilées, avais-je raison de fermer la porte à une journaliste telle que Samira ? En position de recruter et de relancer la carrière d'une réfugiée politique algérienne, avais-je le droit de lui barrer la route parce qu'elle portait le foulard – fût-ce par obligation ?

Cette femme qui se tenait devant moi, avec ses beaux cheveux noirs noués en queue-de-cheval, était exactement la même que celle qui les couvrait avant sa convocation à la radio. Je regardai Samira avec reconnaissance et lui souris affectueusement. Par chance, elle avait décidé d'elle-même d'ôter son foulard : je ne me serais jamais pardonnée de lui avoir refusé le poste.

Lorsque je voulus savoir si elle se sentait plus libre, plus heureuse, plus forte, à présent qu'elle n'était plus voilée, elle me répondit simplement : « La seule différence, c'est que les gens me parlent plus gentiment. » Elle se souvint, à l'époque où elle se rendait au ministère de l'Intérieur pour faire établir ses papiers, qu'une jeune femme quittait la pièce dès

qu'elle s'approchait pour solliciter un renseignement. La fonctionnaire semblait l'éviter pour ne pas avoir à traiter sa demande. Au début, cette attitude lui avait fait mal, puis elle en avait pris son parti. « Même à la Maison des journalistes, je ne parlais qu'avec les musulmans parce qu'ils ne trouvaient pas bizarre que je sois voilée. Tous avaient déjà eu des contacts avec des femmes voilées et voyaient bien que j'étais tolérante, contrairement à ceux qui n'osaient pas ou ne voulaient pas me parler parce qu'une femme voilée, à leurs yeux, est forcément une intégriste. »

Pourtant, un jour de décembre, tout change. À la Maison des journalistes, on prépare les fêtes de Noël. Samira est chargée de décorer le sapin et s'y attelle tout naturellement, avec enthousiasme et hijab. Un de ses collègues s'arrête devant elle et dit aux autres : « Regardez cette image, elle ferait le tour du monde ! Un beau symbole d'ouverture ! » Ceux qui ont vécu dans des pays musulmans – j'en fais partie – savent qu'il n'y a rien d'étrange ni de particulièrement insolite à fêter Noël bien qu'on soit musulman. Il a pourtant fallu le geste, innocent mais symbolique, de Samira pour changer le jugement et le comportement de ses confrères. Ils se sont alors rapprochés d'elle et ont pu découvrir une femme, certes pudique, mais ouverte et bienveillante. Une exception, néanmoins, à leurs yeux, comme le révèle une petite phrase prononcée le soir du réveillon : « On a vu que tu n'étais pas comme les autres musulmanes. » Samira a souri sans faire de commentaire, heureuse d'avoir brisé une première barrière. Dans la tête de ses collègues, elle représentait pourtant une exception qui confirme la

règle des autres femmes voilées – assurément soumises ou intégristes, ou les deux à la fois.

Or Samira n'est pas une exception. Son histoire, la même que celle de nombreuses autres femmes en France, me semble introduire de manière appropriée cet ouvrage sur le voile, et voici pourquoi. Samira est née dans les années 1970 et a grandi en Algérie<sup>1</sup>, dans une famille nombreuse – quatre garçons et six filles, dont deux ont choisi de se voiler. La maman se couvrit la tête à l'époque où les islamistes commencent à influencer profondément la société algérienne. Avant cela, elle portait des jupes courtes et, sur la plage, un maillot de bain.

Dans les années 1980, les salafistes<sup>2</sup> se mirent en effet à tourmenter les femmes qui ne cachaient pas leurs cheveux. Certaines furent contraintes de porter le hijab par peur de représailles, d'autres pour éviter d'avoir des problèmes – notamment pour travailler ou suivre des études supérieures sans être harcelées par les hommes. D'autres encore le firent en réaction

1. L'Algérie indépendante se voulait sociale, progressiste, arabe et musulmane mais pas intégriste. Dans les années 1970, elle a connu de grandes réformes industrielles et agraires, ainsi que la nationalisation des hydrocarbures (1971), qui ont participé à la construction du pays depuis son indépendance en 1962. La bourgeoisie, comme dans beaucoup d'autres pays arabes, restait cependant fortement occidentalisée.

2. Le salafisme est un courant de pensée fondamentaliste qui préconise un retour aux valeurs originelles de l'islam : ses adeptes reproduisent les comportements et le mode de vie du Prophète et de ses premiers compagnons tels que décrits dans les hadiths (recueil des actes et des paroles de Mahomet).

à l'occidentalisation de la société et par rejet de l'ancienne puissance coloniale, en guise de message politique. Samira et ses camarades de l'université d'Oran refusèrent quant à elles de se voiler.

Pourtant, les salafistes entraient régulièrement dans les amphithéâtres et menaçaient des pires violences les étudiantes qui ne portaient pas le voile ; à tel point qu'elles étaient terrorisées à l'idée que l'on puisse les asperger d'acide et les défigurer. Parfois, des bombes étaient même posées dans les trains qui transportaient les jeunes filles à la faculté pour les en dissuader. Malgré tout, malgré la peur, plus les menaces étaient fortes et plus les étudiantes, dont Samira, opposaient une résistance. Elles s'habillaient à l'occidentale pour défendre leur liberté et leurs choix et tenir tête aux « barbus ».

À ce moment-là, se souvient Samira, même celles de ses amies qui auraient pu porter le voile par simple pudeur ou par respect du culte musulman refusèrent de se plier au diktat des extrémistes. Elles auraient pu choisir le voile mais n'acceptaient pas de se soumettre à des hommes aux propos obscurantistes visant à instaurer un islam radical et dont les premières victimes seraient les femmes.

Il n'est donc pas surprenant qu'au milieu des années 1990, lorsque les intégristes eurent perdu la bataille politique en Algérie, de nombreuses femmes choisirent librement, et donc d'elles-mêmes, de se couvrir.

« Beaucoup de filles comme moi ont décidé de se voiler, assure Samira. Parce qu'à ce moment-là c'est nous qui choisissons de le porter et non la peur qui nous faisait capituler.



— Mais pourquoi cette décision, à l'âge de vingt-cinq ans ?

— Pour pouvoir exercer mon métier sans être importunée. Régulièrement, je réalisais des reportages dans les bleds. Si tu t'y rends habillée en jean et la tête nue, les gens ne te parlent pas. C'est considéré comme irrespectueux et impudique de ne pas cacher ses cheveux. Alors je me suis adaptée. C'était pour moi comme porter un uniforme.

— On ne peut donc parler d'un vrai choix.

— En effet, c'était peut-être une nécessité, mais le jeu en valait la chandelle. »

Samira avait donc mis le voile pour exercer son métier, puis l'avait enlevé, vingt ans plus tard, pour les mêmes raisons.

« Et la religion dans tout cela ?

— De nombreuses femmes portent le hijab pour des raisons autres que religieuses. Souvent, pour préserver une distance entre elles et les hommes ou parce que c'est la mode et que cela peut être joli. Si j'avais porté le voile pour des raisons religieuses, je ne l'aurais pas enlevé pour travailler en France. Mais cela, ajoute-t-elle, je ne le dis qu'à toi. Peu de gens peuvent le comprendre. »

Ce que l'histoire de Samira indique – il faut en avoir conscience quand on aborde la question –, c'est qu'il n'y pas *un* mais *des* voiles : religieux, culturel, politique, etc. Les raisons pour lesquelles, aujourd'hui en France, on porte le voile sont multiples et, pour certaines, contradictoires. Par conséquent, pour celles et ceux qui aspirent à convaincre les femmes et les

jeunes filles d'enlever leur voile, le discours péremptoire et simpliste, à l'image de celui qu'on a coutume d'entendre, ne suffira pas.

Si elle n'avait pas ôté son hijab, Samira n'aurait pas été engagée comme journaliste et aurait peut-être été contrainte de quitter la France et de retourner dans son pays, où sa vie était menacée. Il lui a fallu du courage et une certaine abnégation pour prendre cette décision. Une de ses amies, par ailleurs non voilée, le lui a reproché un jour : « Comment as-tu pu renoncer à tes convictions pour avoir un job ? » De fait, à la place de Samira, certaines, par pitié, refusent de transiger ou bien n'osent pas, craignant le regard de leur entourage. Elles sont souvent empêchées d'exercer leur métier – tel le journalisme mais pas seulement – qui a pourtant une importance fondamentale pour la société en général, et pour les femmes musulmanes en particulier. Seuls le travail et l'indépendance économique peuvent leur permettre de contrer l'interprétation patriarcale du Coran sur le voile et s'en libérer – si c'est leur volonté. Pourtant, certains suggèrent d'esquiver le dialogue et de s'en référer à une loi qui interdirait purement et simplement le voile en France ; de leur point de vue, les femmes « incitées » à le retirer s'épargneraient un dilemme moral tout en s'intégrant et en s'épanouissant dans notre société. À mon sens, il s'agit là d'une grave erreur, car, au nom d'une conception restreinte et bornée de la laïcité, et sous couvert d'un féminisme délimité, nous prenons le risque de stigmatiser et de mettre sur la touche du terrain démocratique une population qui vit de plus en plus dans ce qu'elle

définit elle-même comme un ghetto, où le voile fait maintenant partie du paysage et des mœurs.

Si je publie ce livre, aujourd'hui, en France, c'est que ces questions surgissent dans le débat public avec régularité et passion, peur et violence. Ces dernières années, la pression médiatique pour trouver une solution politique au problème s'est largement accrue. Au point d'aboutir à une impasse. Le dialogue est en effet quasiment rompu entre les adeptes de l'interdiction totale du voile dans les lieux publics et (parfois) privés, au nom de la cohésion nationale et de la laïcité, et les défenseurs du droit de le porter au nom de la liberté de culte et du respect de la différence culturelle. C'est même avec les poings que les arguments finissent par s'échanger. De toutes parts, force est de constater que rares sont celles et ceux qui abordent le sujet dans le calme et sans idées préconçues. Trop souvent, les discours frôlent l'intégrisme et le racisme, les invectives fusent, toute pudeur bue. Trop souvent, on assiste à des débats agités et peu constructifs entre responsables d'associations, plus ou moins proches de l'UOIF<sup>1</sup>, intellectuels et féministes françaises féroce­ment opposés au voile – quel qu'il soit. Trop souvent, leurs échanges se révèlent violents et peu respectueux du droit à la différence d'opinion.

Alors, loin du bruit et de la colère, j'ai ressenti l'urgence d'aller à la rencontre des associations,

1. Union des organisations islamiques de France : organisation la plus influente dans l'Hexagone, l'UOIF enseigne un islam rigoureux et politisé.

d'écouter les expériences personnelles, d'examiner les études sociologiques, de confronter les réflexions de spécialistes arabes, français et anglo-saxons laïcs et religieux, de pointer les étapes qui ont abouti à la radicalisation des positions sur le voile ; ce, afin de rassembler un maximum de clefs comme autant de fondamentaux indispensables à un dialogue apaisé et constructif. Dans le but de dépassionner le débat, j'ai aussi voulu entendre les musulmans non partisans, ceux qui n'ont pas de projet politico-religieux ou d'intérêt personnel à défendre une position plutôt qu'une autre. Des femmes capables d'expliquer leurs choix en toute sérénité – ce qui est assez inédit car, excepté les militantes pro-hijab, rares sont les musulmanes voilées qui acceptent d'aborder la question publiquement. Enfin, je suis allée regarder du côté des personnalités politiques qui ont joué et continuent de jouer un rôle dans la gestion des « affaires du voile ».

Depuis plus de trente ans que l'on se déchire autour du foulard, ce livre ne suffira certes pas à mettre tout le monde d'accord. Mais son ambition est d'abord de pacifier le débat, depuis trop longtemps transformé en dialogue de sourds, en répondant à des questions simples et fondamentales. Comment les musulmanes de France apprennent-elles leur religion ? Le voile est-il obligatoire ? Et est-il réellement un symbole de soumission ? Que dire, dans ce cas, du féminisme musulman ? Que signifie, par ailleurs, la laïcité dans les pays arabes ? J'ai tenté d'apporter les informations les plus claires, les plus fiables, les plus impartiales,

## Table

Introduction .....	9
Le voile est-il obligatoire ? .....	23
Le voile et l'Occident .....	35
Apprentissage de la religion .....	47
Quelle place pour la laïcité dans les pays arabes ? .....	63
Le voile symbole de soumission ? .....	79
Les crises du voile à l'école .....	99
Le voile au travail .....	115
Islamophobie .....	133
Les politiques et le voile .....	145
Camille, une histoire de conversion .....	163
La Oumma .....	179
La morale laïque .....	199
Conclusion .....	215
Annexes	
Entre autres lois relatives au port des signes religieux .....	225
Lexique .....	231
Remerciements .....	237

RÉALISATION : NORD COMPO À VILLENEUVE-D'ASCO  
IMPRESSION : NORMANDIE ROTO IMPRESSION S.A.S. À LONRAI  
DÉPÔT LÉGAL : SEPTEMBRE 2013. N°111157 (00000)  
IMPRIMÉ EN FRANCE